

GUY LAFON

SEPT APPROCHES PASCALES

DE LA FOI

ooooo

ooo

o

La première de ces sept approches reproduit le texte paru dans Paris Notre-Dame (n°1136, du 13 avril 2006). Elle introduit à la lecture de l'Évangile la Messe du matin de Pâques. Les six autres textes transcrivent les interventions prononcées sur Radio Notre-Dame pendant la semaine pascale, du lundi 17 au samedi 22 avril 2006, pour commenter l'Évangile de chaque jour.

Dimanche 16 avril - Jn. XX, 1-9.

Le premier jour de la semaine, Marie la Magdaléenne vient au tombeau le matin, alors qu'il faisait encore sombre, et elle aperçoit la pierre enlevée du tombeau. Elle court donc et vient vers Simon-Pierre et vers l'autre disciple, celui que Jésus aimait, et elle leur dit : « On a enlevé le Seigneur du tombeau, et nous ne savons pas où on l'a mis. » Pierre sortit donc, ainsi que l'autre disciple, et ils venaient au tombeau. Tous deux couraient ensemble, mais l'autre disciple courut en avant plus vite que Pierre et vint le premier au tombeau. Se penchant, il aperçoit les bandelettes posées là ; pourtant il n'entra pas. Vient donc aussi Simon-Pierre, qui le suivait, et il entra dans le tombeau. Il voit les bandelettes posées là, ainsi que le suaire qui était sur sa tête, non pas posé avec les bandelettes, mais roulé à part, dans un autre endroit. Alors donc entra aussi l'autre disciple, qui était venu le premier au tombeau ; il vit et il crut. Car ils n'avaient pas encore compris l'Écriture, selon laquelle il devait ressusciter d'entre les morts.

Le Seigneur était mort et Il avait été enseveli. Son corps a-t-il donc été *enlevé du tombeau*, comme la pierre ? Y a-t-il un autre endroit en ce monde où il aurait été placé ? Lequel ?

Ces questions expriment, maladroitement, une vérité dont nous ne cessons, aujourd'hui encore, de porter témoignage. Car nous faisons nôtres les paroles de *Marie la Magdaléenne* : « *On a enlevé le Seigneur du tombeau, et nous ne savons pas où on l'a mis.* »

Quiconque, en effet, est *disciple*, même si l'un court *plus vite* que l'autre, découvre un jour ou l'autre que la mort, toute mort, le met devant une absence irrémédiable. Et cette absence, nous la voyons, elle nous est toujours sensible. La présence, nous la croyons, et elle nous transforme. *Il vit et il crut.*

Notre foi ne vient ni du silence ni du désert du *tombeau*. Car elle ne monte pas du vide dont nous faisons tous l'expérience douloureuse. Elle nous arrive de plus loin que notre cœur, d'une adresse qui nous atteint, elle se forme de l'accueil que nous lui réservons et qui fait de nous, enfin, vraiment, des *disciples* qui croient. *Car ils n'avaient pas encore compris l'Écriture, selon laquelle Il devait ressusciter d'entre les morts.* La lecture de la Parole dans le Livre n'avait pas suffi à faire d'eux des croyants. Et, pourtant, c'est en lisant l'*Écriture*, comme un message reçu de Lui, que nous comprenons que la mort du *Seigneur* et l'absence, singulière entre toutes, de Son corps font de nous avec Lui des vivants à jamais.

Oui, le *Seigneur* a été *enlevé du tombeau*. Mais Il n'est pas ailleurs, quelque part dans le monde, sinon dans notre foi, présent, réel, aussi réel, aussi présent que nous le sommes, au point qu'Il fait corps avec chacun de nous et avec nous tous.

Lundi 17 avril - Mt. 28,8-15.

Et, s'en allant vite du tombeau avec crainte et grande joie, elles coururent l'annoncer à ses disciples. Et voici que Jésus vint au-devant d'elles et leur dit : « Salut ! » Elles, s'avançant, lui saisirent les pieds et se prosternèrent devant lui. Alors Jésus leur dit : « Soyez sans crainte. Allez annoncer à mes frères qu'ils doivent s'en aller en Galilée ; c'est là qu'ils me verront. » Tandis qu'elles étaient en chemin, voici que quelques hommes de la garde vinrent à la ville annoncer aux grands prêtres tout ce qui était arrivé. Ceux-ci, après s'être rassemblés avec les anciens et avoir tenu conseil, donnèrent une bonne somme d'argent aux soldats, en disant : « Dites que ce sont ses disciples qui, venus de nuit, l'ont dérobé pendant que nous dormions. Et si l'affaire vient aux oreilles du gouverneur, c'est nous qui le convaincront, et nous vous épargnerons tout souci. » Ceux-ci prirent l'argent et se conformèrent à la leçon qui leur avait été faite. Et ce récit s'est divulgué chez les Juifs jusqu'à ce jour.

.Nous ne sommes pas différents de ces femmes qui s'en vont vite du tombeau, trouvé vide, avec peur et grande joie. Ainsi sommes-nous partagés, hésitants à croire. Tout au plus, sans peut-être nous engager entièrement dans l'affaire, nous la faisons connaître. On verra bien ce que les autres en feront : ...elles coururent l'annoncer à ses disciples.

Nous sommes encore de ces hommes de la garde, perplexes devant un événement auquel ils ne comprennent rien. En quoi peut-il nous concerner ? Nous ne sommes sensibles qu'au profit que nous pouvons éventuellement en tirer. Et nous voilà complices de ceux qui sauront éveiller notre appât du gain, nous aligner sur eux, parce que, nous aussi, comme eux, mais autrement qu'eux, nous ne pensons qu'au maintien et à l'accroissement de notre pouvoir : *Ceux-ci, après s'être rassemblés avec les anciens et avoir tenu conseil, donnèrent une bonne somme aux soldats, en disant : « Dites que ce sont ses disciples qui, venus de nuit, l'ont dérobé pendant que nous dormions... »*

Ainsi nous est-il difficile d'admettre, sans plus, que la vie ne se termine pas au tombeau et que, déjà, elle est présente entre nous, impérissable. Pourtant, on nous l'a fait savoir et, du coup, nous sommes devenus, à notre tour, sans toujours savoir pourquoi, les messagers de cette heureuse nouvelle.

Mais, quant au fond, nous laissons la peur nous envahir, même si elle nous est insupportable. Oui, nous en restons à l'effroi devant l'étrange événement de la défaite de la mort. On dirait que nous préférons nous soumettre à sa victoire. Est-ce que, par hasard, nous ne redouterions pas que le triomphe de la vie nous arrache à une existence où, finalement, c'est bien le cas de le dire, nous trouvons notre compte ?

La joie venant de la vie définitivement victorieuse est-elle donc si peu capable de nous envahir, de nous soulever ? Nous avons pourtant bien entendu : « Salut ! » ou, comme on voudra : « Réjouissez-vous ! » Ce n'est pas assez cependant pour nous persuader, comme ce fut, au contraire, le cas pour les femmes : ...Elles, s'avançant, lui saisirent les pieds et se prosternèrent devant lui.

Qu'est-ce donc qui nous retient ? Qu'attendons-nous encore ? Ou, pour dire les choses de façon plus brutale, de quoi notre cœur doit-il se libérer pour entrer dans la joie de croire ?

C'est bien clair : « ...*Et si l'affaire vient aux oreilles du gouverneur, c'est nous qui le convaincrions, et nous vous épargnerons tout souci.* » *Ceux-ci prirent l'argent et se conformèrent à la leçon qui leur avait été faite.*

La joie qui vient de l'annonce de la Résurrection est pure de toute recherche d'intérêt, elle n'assure d'aucune satisfaction de pouvoir, elle est gratuite et, si elle coûte quelque *souci*, celui-ci est tenu pour rien. Comment s'en étonner ? Une telle joie est la semence et le fruit de la Résurrection. Ne peuvent la goûter que *Jésus* lui-même, ses *disciples* et ceux qu'il nomme ses *frères*.

Alors Jésus leur dit : « Soyez sans peur. Allez annoncer à mes frères qu'ils doivent s'en aller en Galilée ; c'est là qu'ils me verront. »

Mardi 18 avril - Jn.20, 11-18.

Marie se tenait près du tombeau, dehors, tout en pleurs. Donc, comme elle pleurait, elle se pencha vers le tombeau ; et elle voit deux anges en blanc, assis où avait été placé le corps de Jésus, l'un à la tête et l'autre aux pieds. Et ceux-ci lui disent : « Femme, pourquoi pleures-tu ? » Elle leur dit : « C'est qu'on a enlevé mon Seigneur, et je ne sais où on l'a mis. » Ayant dit cela, elle se retourna en arrière ; et elle voit Jésus qui se tenait là ; mais elle ne savait pas que c'était Jésus. Jésus lui dit : « Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? » Elle, pensant que c'était le jardinier, lui dit : « Seigneur, si c'est toi qui l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et moi je l'enlèverai. Jésus lui dit : « Marie ! » Se retournant, elle lui dit en hébreu : « Rabbouni ! » (c'est-à-dire Maître) Jésus lui dit ! « Cesse de me toucher, car je ne suis pas encore monté vers le Père ; mais va-t'en vers mes frères et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. » Vient Marie la Magdaléenne, qui annonce aux disciples : « J'ai vu le Seigneur, et voilà ce qu'il m'a dit. »

Elle était *tout en pleurs*. « *Femme, pourquoi pleures-tu ?* » La question lui est adressée par deux fois et, notamment, par Jésus lui-même, qu'elle ne reconnaît pas. Comment ne pas pleurer près d'un *tombeau*, là où *a été placé le corps* d'un défunt ?

Mais, au fait, *qui cherches-tu ?*

S'il s'agit d'un mort bien-aimé, du souverain qui, de son vivant, régnait sur notre existence tout entière, si, de plus, maintenant qu'il est parti pour toujours, nous ne retrouvons pas son cadavre, les larmes, certes, ne sont pas déplacées. La déception s'ajoute à la douleur de la perte. « *C'est qu'on a enlevé mon Seigneur, et je ne sais pas où on l'a mis !* » L'absence de la

dépouille rend plus fort encore le désir de la posséder. N'est-ce pas tout ce qui reste de notre attachement ? « ...*Si c'est toi qui l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et moi je l'enlèverai.* »

Assurément, il s'agit bien d'un mort, et d'un mort bien-aimé, et c'est bien lui que nous cherchons. Mais, à vrai dire, est-ce lui que notre cœur cherche vraiment, voulons-nous le conserver dans sa mort même, si du moins nous le cherchons avec tout notre amour ?

Nous pressentons plutôt que c'est toujours un vivant que nous cherchons, celui qui vit déjà dans notre amour, que sa présence a fait naître, qui survit mystérieusement à l'absence. Mais est-ce que notre amour ne s'abuse pas ?

Non, nous ne sommes pas dans l'erreur, notre amour, tout ignorant qu'il soit, ne s'est pas trompé. Mais encore avons-nous à faire l'expérience de la vérité à laquelle il nous a fait accéder par nos pleurs et par notre recherche. C'est à lui, à l'objet de notre amour que nous avons parlé, sans bien nous en rendre compte ! Car Marie donnait le nom de son amour à celui qu'elle prenait pour le *jardinier*. Ne lui disait-elle pas « *Seigneur ! Seigneur, si c'est toi qui l'as emporté...* » ?

Or, au moment même où elle rencontre vivant le *Maître* de son cœur, qu'elle pensait mort, *enlevé* même, et sans qu'en reste la moindre trace, voilà qu'elle apprend de lui qu'en effet, d'une certaine façon, elle ne peut pas le prendre. Elle ne peut que l'accompagner. Elle peut partager sa condition. N'est-ce pas mieux encore que de le saisir ?

Cesse de me toucher, car je ne suis pas encore monté vers le Père ; mais va-t'en vers mes frères et dis-leur : je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. »

Ainsi sommes-nous les *frères* de celui que nous aimons. Il ne nous manque pas. Il est là, proche de nous, avec nous, l'un de nous, et nous sommes avec lui. Car nous avons le même *Père* et le même *Dieu* que lui. Et, en ce moment où nous ne pouvons pas le *toucher*, nous prenons le même chemin que lui : nous montons vers Celui qui, pour lui comme pour nous est *Père* et *Dieu*, oui, pour lui, notre *Seigneur*, pour le *Seigneur* dont nous sommes les *frères*.

Mercredi 19 avril 2006 - Lc.24, 13-35

Et voici que, ce même jour, deux d'entre eux faisaient route vers un village du nom d'Emmaüs, distant de Jérusalem de soixante stades, et ils conversaient entre eux de tout ce qui était arrivé. Or, comme ils conversaient et discutaient, Jésus en personne s'approcha, et il faisait route avec eux ; mais leurs yeux étaient empêchés de le reconnaître. Il leur dit : « Quelles sont ces paroles que vous échangez en marchant ? » Et ils s'arrêtèrent, le visage sombre. Prenant la parole, l'un d'eux du nom de Cléophas lui dit : « Tu es bien le seul de passage à Jérusalem à ne pas savoir ce qui y est arrivé ces jours-ci ! » Et il leur dit : « Quoi donc ? » Ils lui dirent : « Ce qui concerne Jésus le Nazarénien, qui s'est montré un prophète puissant en œuvre et en parole devant Dieu et devant tout le peuple ; comment aussi nos grands prêtres et nos chefs l'ont livré pour être condamné à mort et l'ont crucifié. Nous

espérions, nous, que c'était lui qui allait racheter Israël ; mais avec tout cela, voilà le troisième jour depuis que ces choses sont arrivées ! Et quelques femmes qui sont des nôtres nous ont, il est vrai, stupéfiés. S'étant rendues de grand matin au tombeau et n'ayant pas trouvé son corps, elles sont venues nous dire qu'elles avaient même vu une vision d'anges, qui le disent en vie. Quelques-uns des nôtres sont allés au tombeau et ont trouvé les choses tout comme les femmes avaient dit ; mais lui, ils ne l'ont pas vu ! » Et il leur dit : « O cœurs insensés et lents à croire à tout ce qu'ont annoncé les Prophètes ! N'est-ce point là ce que devait souffrir le Christ pour entrer dans sa gloire ? » Et, partant de Moïse et de tous les Prophètes, il leur interpréta dans toutes les Écritures ce qui le concernait. Et quand ils furent près du village où ils se rendaient, lui fit semblant d'aller plus loin. Mais ils le pressèrent, en disant : « Reste avec nous, car le soir vient et déjà le jour baisse. » Et il entra pour rester avec eux. Or, comme il était à table avec eux, ayant pris le pain, il dit la bénédiction et, l'ayant rompu, il le leur remettait. Leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent...mais il avait disparu de devant eux. Et ils se dirent l'un à l'autre : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au-dedans de nous, quand il nous parlait en chemin, quand il nous ouvrait les Écritures ? » Et à l'heure même, ils partirent et s'en retournèrent à Jérusalem. Et ils trouvèrent réunis les Onze et leurs compagnons, qui dirent : «Réellement, il s'est relevé, le Seigneur, et il est apparu à Simon ! » Et eux de raconter ce qui était arrivé en chemin, et comment il s'était fait reconnaître d'eux par la fraction du pain.

Nous espérions, nous, que c'était lui qui allait délivrer Israël.

Rien ne nous éclaire plus sur notre désir que l'espérance qui nous soutient. Elle nous révèle, en effet, comme il est dit ici en toutes lettres, ce que nous entendons par notre liberté, à quoi, à qui nous confions la mission de nous la donner. Mais comment faire pour ne pas arrêter l'infini de notre désir sur des attentes qui n'en sont encore que l'image ?

À vrai dire, si nous y pensons bien, nous ne concevons de liberté que par rapport à la mort. Or, comment espérer encore lorsque la mort de notre libérateur est intervenue ? Le voilà donc devenu en tout semblable à nous. L'absence de son corps, devenu introuvable, suffit-elle à nous faire tenir pour vivant celui qui a disparu de nos yeux ?

Quelques femmes qui sont des nôtres nous ont, il est vrai, stupéfiés. S'étant rendues de grand matin au tombeau et n'ayant pas trouvé son corps, elles sont revenues nous dire qu'elles avaient même vu une apparition d'anges qui le disent vivant. Quelques-uns des nôtres sont allés au tombeau et ont trouvé les choses tout comme les femmes avaient dit : mais lui, ils ne l'ont pas vu ! »

Quand elle n'est pas imaginaire, l'espérance est toujours la réponse donnée par notre cœur à une annonce ou à une promesse. Or, les anges, ceux qui portent un message, ont beau avoir parlé. Nous n'en croyons pas leurs paroles. Qui donc alors croirons-nous ?

« O cœurs sans intelligence, lents à croire à tout ce qu'ont annoncé les Prophètes ! Ne fallait-il pas que le Christ endurât ces souffrances pour entrer dans sa gloire ? » Et, commençant par Moïse et parcourant tous les Prophètes, il leur interpréta dans toutes les Écritures ce qui le concernait.

Ainsi, par le fait, rien d'autre n'arrive que ce qui est écrit, rien d'autre que le message qui avait fait lever notre espérance. Mais pour que ce message devienne un événement, notre foi n'est pas de trop ! Elle est indispensable. Elle est ce mystérieux tournant, dans nos vies, par lequel nous passons et repassons sans cesse. Mais nous pouvons aussi le manquer ou l'éviter. En tout cas, quand ce tournant est pris, il nous semble alors que nous avons été renouvelés au plus profond de nous-même et nous ne pouvons pas nous empêcher de nous en faire entre nous la confiance ou, plutôt, de nous l'annoncer les uns aux autres.

Et ils se dirent l'un à l'autre : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au-dedans de nous, quand il nous parlait en chemin, quand il nous ouvrait les Écritures ? »

Ainsi sommes-nous accompagnés par quelqu'un que nous ne reconnaissons pas et dont, pourtant, la présence et la parole entre nous et en nous sont pour nous un viatique, du pain qui nous entretient.

Or, comme il était à table avec eux, ayant pris le pain, il dit la bénédiction et, l'ayant rompu, il le leur remettait. Leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent... mais il avait disparu de devant eux.

Comme devant le tombeau vide, nous expérimentons toujours son absence mais, maintenant, nous sommes recréés par ce qu'il fait de nous : des croyants qui espèrent.

Jeudi 20 avril 2006 - Lc.24, 36-48.

Tandis qu'ils disaient cela, lui se tint au milieu d'eux et leur dit : « Paix à vous ! » Effrayés et saisis de peur, ils pensaient voir un esprit. Et il leur dit : « Pourquoi êtes-vous troublés et pourquoi des raisonnements montent-ils en votre cœur ? » Voyez mes mains et mes pieds : c'est bien moi ! Palpez-moi, et voyez qu'un esprit n'a ni chair ni os, comme vous constatez que j'en ai. » Et ayant dit cela, il leur montra ses mains et ses pieds. Comme, dans leur joie, ils refusaient encore de croire et demeuraient étonnés, il leur dit : « Avez-vous ici quelque chose à manger ? » Ils lui remirent un morceau de poisson grillé. Et l'ayant pris, il le mangea devant eux.

Il ne s'agit pas d'éblouir mais d'instruire, non pas d'aveugler le regard mais d'éclairer le cœur, non pas même seulement d'informer sur la réalité d'un fait mais d'amener à croire en sa vérité, en son efficacité d'événement qui nous concerne tous, tant que nous sommes. Sinon, comment comprendrions-nous que Jésus ne se contente pas de montrer *ses mains et ses pieds* ? S'il ne s'agit que d'administrer une preuve tangible, n'est-ce pas suffisant ? Comment comprendre qu'il tienne tant à *ouvrir l'esprit* des siens à *l'intelligence des Écritures* ?

Il en est ici comme pour tout ce qui touche à l'expérience en humanité. La réalité brute ne nous apprend rien mais seulement la fréquentation que nous entretenons, le commerce qui

nous unit avec tout ce qui nous arrive, les questions qui en lèvent en nous et qui, peu à peu, nous transforment.

Effrayés et saisis de peur, ils pensaient voir un esprit. Soit. Voilà pour la première impression. Mais qu'ils acceptent que Jésus traite leur émotion ! « Pourquoi êtes-vous troublés et pourquoi des raisonnements montent-ils en votre cœur ? » C'est Jésus lui-même qui dissipe leur crainte d'être abusés, leur appréhension de se fier à l'irréalité et à l'imagination. « Palpez-moi et voyez qu'un esprit n'a ni chair ni os, comme vous constatez que j'en ai. » Et comme, dans leur joie, ils refusaient encore de croire et demeuraient étonnés, il leur dit : « Avez-vous ici quelque chose à manger ? » Et voilà que Jésus se nourrit des aliments qu'ils lui remirent : un morceau de poisson grillé. Et l'ayant pris, il le mangea devant eux.

Le doute a disparu définitivement. Ainsi la foi vient-elle non pas du spectacle qu'ils ont sous les yeux mais de l'échange qui se réalise entre eux et Jésus. C'est, d'ailleurs, un tel échange qu'il prolonge en leur rappelant les paroles dont il les avait entretenus : « *Telles sont mes paroles que je vous ai dites, quand j'étais encore avec vous.* » Et, allant en deçà même de ses propres paroles, il en appelle aux *Écritures*. Car c'est d'elles, de leur méditation, qu'il a appris lui-même la vérité sur sa propre histoire, *tout ce qui se trouve écrit de moi, dit-il, dans la Loi de Moïse, et les Prophètes, et les Psaumes.*

À plonger ainsi dans les *Écritures* il recevait et nous recevons avec lui plus et mieux encore que la prédiction d'une destinée, la sienne et la nôtre. Comme lui et avec lui, nous passons en ce que nous lisons et ce que nous lisons passe en nous. Comme du plomb qui se changerait en or, dans ce creuset, voilà que nous nous relevons de sa souffrance et de la nôtre, de sa mort et de la nôtre. Littéralement nous sommes transformés, convertis ou, si l'on préfère, nous passons de la mort à la vie, nous ressuscitons.

Ainsi est-il écrit que le Christ souffrirait et ressusciterait d'entre les morts le troisième jour, et qu'en son nom la conversion pour la rémission des péchés serait proclamée à toutes les nations, à commencer par Jérusalem.

Mais où est donc *Jérusalem* ? Là où nous sommes avec lui, là où il est avec nous, au lieu où il se confie à nous en *chair* et en *os*, réellement, et où, nous autres, nous croyons en lui, véritablement.

Vendredi 21 avril 2006 – Jn.21, 1-14.

Après cela, Jésus se manifesta de nouveau aux disciples sur les bords de la mer de Tibériade ; il se manifesta ainsi. Il y avait ensemble Simon-Pierre, Thomas appelé Didyme, Nathanaël de Cana en Galilée, les fils de Zébédée et deux autres de ses disciples. Simon-Pierre leur dit : « Je m'en vais pêcher. » Ils lui disent : « Nous venons, nous aussi, avec toi. » Ils partirent et montèrent dans le bateau ; et cette nuit-là ils n'attrapèrent rien. Comme c'était déjà le matin, Jésus se tint sur le rivage ; pourtant les disciples ne savaient pas que c'était Jésus. Jésus leur dit donc : « Enfants, n'auriez-vous pas quelque chose à manger ? » Ils lui répondirent :

« Non. » Il leur dit : « Jetez le filet du côté droit du bateau, et vous trouverez. » Ils le jetèrent donc, et ils ne parvenaient pas à le tirer, à cause de la multitude des poissons. Le disciple, celui que Jésus aimait, dit donc à Pierre : « C'est le Seigneur ! » Simon-Pierre donc, apprenant que c'était le Seigneur, se noua un vêtement à la ceinture – car il était nu – et se jeta à la mer. Les autres disciples vinrent dans la barque – ils n'étaient pas loin de la terre, mais à environ deux cents coudées – traînant filet et poissons. Quand donc ils furent descendus à terre, ils aperçoivent un feu de braise disposé là, et du menu poisson placé dessus, et du pain. Jésus leur dit : « Apportez de ces menus poissons que vous venez d'attraper. » Simon-Pierre monta dans le bateau et tira à terre le filet rempli de gros poissons : cent cinquante-trois !...et bien qu'il y en eût tant, le filet ne se déchira pas. Jésus leur dit : « Venez déjeuner. » Aucun des disciples n'osait lui demander : « Qui es-tu ? » : ils savaient bien que c'était le Seigneur. Vient Jésus, qui prend le pain et le leur donne, et du menu poisson pareillement. C'était la troisième fois que Jésus se manifestait aux disciples après s'être relevé d'entre les morts.

Jésus se manifesta de nouveau aux disciples sur les bords de la mer de Tibériade ; il se manifesta ainsi...

Il s'agit donc des *disciples*. Comme tels, ils apprennent. Comme le maître fait pour ses apprentis, Jésus leur montre comment faire, comment s'y prendre pour réaliser ce qu'ils ont à faire. La manifestation de Jésus n'est donc pas seulement une apparition mais encore une intervention pédagogique, une occasion, opportunément saisie, pour leur donner une leçon de vie pascale.

Or, tout commence par l'expérience d'un échec. *Ils partirent et montèrent dans le bateau ; et cette nuit-là, ils n'attrapèrent rien. Que faire de rien ? On n'en peut rien faire. Rien ne procure aucune ressource. Jésus leur dit donc : « Enfants, n'auriez-vous pas quelque chose à manger ? Ils lui répondirent : « Non. »* Nous voilà démunis pour vivre et faire vivre.

Jésus toutefois ne les laisse pas sombrer dans la morosité de l'échec. Il se présente comme le détenteur du secret de l'abondance et même de l'excès. Car c'est un secret qu'il possède et qui les conduira plus loin qu'ils ne peuvent le penser. *Il leur dit : « Jetez le filet du côté droit du bateau, et vous trouverez. » Ils le jetèrent donc, et ils ne parvenaient pas à le tirer, à cause de la multitude des poissons.*

L'échec est oublié. Mais quel est le sens du succès obtenu ? Les disciples ne se laissent pas abuser. La réussite ne les grise pas. Il ne leur échappe pas qu'ils ont reçu un don, le don d'oser s'exposer, eux aussi, comme leur maître, jusqu'à risquer de se perdre. Ils ont confiance, en effet, que l'amour dont ils sont aimés dépasse tous les gains et autorise toutes les folies. *Le disciple, celui que Jésus aimait, dit alors à Pierre : « C'est le Seigneur ! » Simon-Pierre donc, apprenant que c'était le Seigneur, se noua un vêtement à la ceinture – car il était nu – et se jeta à la mer.*

Pourtant, l'apprentissage n'est pas achevé. On dirait qu'il convient de ne pas s'arrêter au sensationnel, à ce qui surprend. Comme si la pléthore de la pêche était sans effet sur Jésus, il a préparé à ses disciples un modeste repas. *Quand donc ils furent descendus à terre, ils aperçoivent un feu de braise disposé là, et du menu poisson placé dessus, et du pain.* Quant à

eux, ils viendront avec *le filet rempli de gros poissons*. Mais leur maître semble négliger l'importance de la capture et même se méprendre sur le calibre de la friture. *Jésus leur dit : « Apportez de ces menus poissons que vous venez d'attraper. »* Pourquoi les nomme-t-il *menus* alors qu'on dit qu'ils sont *gros* ? Décidément, tout cela est bien étrange.

C'est que l'important est ailleurs, au-delà même de la victoire après la défaite : il est dans le partage, dans la communion au cours d'un même repas. Or, aucune mesure n'existe pour évaluer un tel événement. Comparé à la surabondance de la pêche, qui peut se peser et se chiffrer, il est comme *rien*. Et, pourtant, ce n'est plus le *rien* de l'échec ! C'est un autre *rien*, si l'on peut dire. Car la communion n'a pas de prix. *Jésus leur dit : « Venez déjeuner »... Vient Jésus, qui prend le pain et le leur donne, et du menu poisson pareillement. Le pain vient en premier, et c'est Jésus qui l'a apporté ! Quant au poisson, la contribution propre aux disciples, il n'y en a toujours que du menu !*

On peut considérer que l'initiation à la vie pascale est arrivée à son terme. *C'était déjà la troisième fois que Jésus se manifestait aux disciples après s'être relevé d'entre les morts*

Samedi 22 avril – Mc. 16, 9-15

Ressuscité le matin, le premier jour de la semaine, il apparut d'abord à Marie la Magdaléenne, dont il avait chassé sept démons. Celle-ci partit l'annoncer à ceux qui avaient été avec lui, et qui étaient dans le deuil et pleuraient. Et ceux-ci, entendant dire qu'il vivait et qu'il avait été vu par elle, refusèrent de croire. Après cela, il se manifesta, sous une forme différente, à deux d'entre eux qui faisaient route vers la campagne. Et ceux-ci s'en allèrent l'annoncer aux autres, mais on ne les crut pas non plus. Enfin, il se manifesta aux Onze eux-mêmes, pendant qu'ils étaient à table, et il blâma leur incrédulité et leur dureté de cœur, parce qu'ils n'avaient pas cru ceux qui l'avaient vu relevé d'entre les morts. Et il leur dit : « Allez dans le monde entier, proclamez l'Évangile à toute la création. Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé, celui qui refusera de croire sera condamné... »

Nous en sommes bien d'accord : tout ce que nous voyons et entendons ne se réduit pas à un ensemble de vibrations physiques ni même de sensations perçues. Tout ce que nous voyons et entendons devient pour nous signe. Mais il y a loin du signe au message. Et pour qu'un message en soit vraiment un, il ne suffit pas qu'il soit matériellement capté. Encore faut-il qu'on l'ouvre, comme on fait pour une lettre dans laquelle, en quelque sorte, on entre en lisant. Encore faut-il, surtout, qu'il y soit répondu. Alors le message est vraiment entier, complet.

Depuis le commencement, et aujourd'hui encore, pour tous, le chemin est long qui conduit jusqu'à croire.

Ressuscité le matin, le premier jour de la semaine, il apparut d'abord à Marie la Magdaléenne, dont il avait chassé sept démons. Celle-ci partit l'annoncer à ceux qui avaient été avec lui, et qui étaient dans le deuil et pleuraient. Et ceux-ci, entendant dire qu'il vivait et qu'il avait été vu par elle, refusèrent de croire.

Cette séquence est typique. Par la suite, les circonstances varieront. L'aboutissement sera identique. Nous lisons un peu plus loin : ...*ceux-ci allèrent l'annoncer aux autres, mais on ne les crut pas non plus.* Et nous lisons encore : ...*ils n'avaient pas cru ceux qui l'avaient vu relevé d'entre les morts.*

Ainsi l'heureuse annonce qui conduit à la foi est-elle confiée à des gens qui d'abord n'y ont pas cru, et qui ont même refusé d'y croire. En effet, nous lisons pour finir : *Et il leur dit : « Allez dans le monde entier, proclamez l'Évangile à toute la création. Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé, celui qui refusera de croire sera condamné. »*

Que peut bien nous suggérer la méditation d'un si étrange événement ?

Bien sûr, en tout premier lieu, que croire est tout différent de ne pas croire, puisque croire, c'est notre façon de prendre part à la résurrection, au relèvement dont nous recevons et transmettons le message. Il y a toute la distance de la mort à la vie.

Mais il y a plus. Nous apprenons, ce que nous risquons peut-être d'oublier, que nul ne naît croyant. On le devient. Et il en est ainsi pour tous, pour les autres, bien entendu, mais aussi pour nous-mêmes, pour n'importe qui, et sans cesse. Tous peuvent devenir croyants et tous ont toujours à le devenir. Le baptême, certes, rend publics le don et l'accueil, comme d'une grâce, d'une foi qui n'est pas naturelle, qui est arrivée, survenue. Mais, pour s'exprimer comme Jésus, notre foi s'élève toujours, semble-t-il, sur notre *incrédulité* et aussi sur notre *dureté de cœur*. Ainsi donc, à notre insu bien souvent, sous quelque forme que ce soit, notre foi reste-t-elle toujours prégnante de sa propre absence, voire du refus que nous lui avons opposé ou que nous lui opposons encore. Bref, notre foi devient, elle a une histoire, et elle ne cesse de devenir, comme un miracle.

Si nous voulons bien admettre ces très simples vérités, en faudra-t-il plus pour que nous restions très simplement fraternels avec tous ceux qui ne croient pas, qui disent ne pas pouvoir croire ou qui même se défendent contre la foi ? Une frontière sans doute, mais plus mince qu'un fil, nous sépare d'eux, puisque, comme eux, nous avons toujours encore à devenir croyants, même si nous ne devenons pas croyants comme eux, puisque déjà nous le sommes devenus.



ooooo

ooo

o